



Ma simple vie (suite)

Née en 1909 à Weislingen, Sophie Klein a connu une vie pas banale, à cheval sur deux guerres mondiales, marquée par les privations et les tribulations d'une époque pleine d'incertitudes.

Ses souvenirs, rédigés au soir de sa vie avec l'aide de son époux Emile Muntzer, constituent un précieux témoignage d'une époque pas bien lointaine, mais déjà révolue.

Après un séjour de plusieurs années en Amérique, où elle s'est rendue seule à 17 ans, elle revient au pays, où elle fait la connaissance d'Emile, qu'elle épouse en 1934. Leur fils Paul naît en 1938. En 1939, bruits de guerre, mobilisation, évacuation des populations...et de la petite famille de

Sophie. De retour en Alsace en août 1940, changement d'ambiance...

Premiers effets de la germanisation

Il était interdit de parler le moindre mot de français, même les expressions que nous avions dans notre dialecte comme bonjour, salut, merci etc. C'était idiot, mais vrai. Défense aussi de porter le béret basque. Il fallait changer les prénoms à consonance française en prénoms allemands, voire même les noms de famille, et surtout saluer par "Heil Hitler". Mais là une résistance plus que passive s'est établie en ce sens que nous devenions impolis et on ne se saluait plus, à part quand on ne pouvait pas faire autrement et qu'on savait qu'il y avait un de leurs agents dans les parages. Beaucoup se saluaient par "Grüss Gott", salut totalement inhabituel dans nos régions. Nous étions sous surveillance constante. D'abord il y avait les Zellenleiter qui nous traquaient par des visites à domicile et ne se gênaient pas pour enclencher la radio et vérifier si nous n'écoutions pas les émissions défendues de Londres. Il ne fallait donc pas oublier le soir, après avoir écouté Londres, de remettre le poste sur une station allemande, avant de se coucher. Au-dessus du Zellenleiter était le Blockleiter qui centralisait les renseignements et recevait les dénonciations dont aucun de nous ne fut à l'abri...

Nous avions encore des francs qui n'allaient pas tarder à être changés en marks à un cours dérisoire. Nous vivions un peu dans l'illusion que la guerre était finie, mais pas pour longtemps et il ne nous restait que l'espoir que ce cauchemar prendra fin un jour. Après huit jours passés en famille, nous rentrâmes chez nous, à Neudorf, après une absence de treize mois. En ouvrant la porte de notre appartement on aurait cru entrer dans un paysage d'hiver, tellement tout était blanc. C'était la peinture à la chaux des plafonds qui avait enneigé notre appartement. A part cela tout était en ordre et une fuite relevée dans les WC a pu être réparée rapidement. Nous avons eu la chance que rien n'ait été volé.

Economie de guerre et restrictions

Nous nous remettons au travail. Les rationnements s'instituèrent et nous devions nous habituer aux tickets pour toutes choses et je peux vous dire que les rations étaient calculées pour le strict nécessaire. Heureusement que nous avions de la famille à la campagne. Le beurre sentait le poisson et le *café-ersatz*, une vraie merveille. On n'avait pas de problèmes pour garder le poids avec toutes ces restrictions. Les familles qui avaient des enfants d'un certain âge étaient un peu mieux loties. Avec un mari non-fumeur, avec ses tickets de tabac je pouvais m'acheter, au marché noir, un surplus de beurre, du vrai, à la campagne. Puis Emile a repris le travail sous l'autorité de chefs allemands, en mission spéciale en Alsace. Son laboratoire goudron-bitume et les recherches qu'il y pratiquait ont intéressé ces messieurs, notamment ses idées sur l'entretien et la construction de routes à l'aide d'émulsions de bitume. Il fallait aussi rendre visite à mes parents à Weislingen pour nous assurer que tout allait bien et pour savoir comment eux ont vécu le temps depuis notre départ dans le Sud. Il n'y eut pas de bataille dans notre secteur. La ligne Maginot ayant été contournée, la section dont faisait partie mon frère a été évacuée et les hommes, officiers en tête, avec armes et bagages se sont déplacés vers l'ouest pour être fait prisonniers au Donon, dans le département des Vosges.

Ils étaient déclarés "prisonniers d'honneur" pour avoir été capturés après la signature de l'armistice. D'après le récit de Chrétien on leur a fait faire demi-tour et prendre la direction de Strasbourg, toujours à pied. Certains de ses camarades, originaires des Vosges, auraient bien voulu fausser compagnie à leur unité et rentrer chez eux directement et, vu l'encadrement très relâché qu'exerçaient les Allemands, ils auraient pu le faire facilement. Mais par peur que par la suite leurs papiers ne soient pas en règle, ils ont préféré retourner à Strasbourg avec le groupe. Cela leur a coûté quatre ans de camp de prisonniers en Allemagne. Mal ravitaillés et fatigués ils ont souffert sur le retour des routes de l'Alsace, mais grâce aux Alsaciens qui battaient la campagne, ils ont pu avoir quelquefois de quoi boire et manger par les habitants qui leur donnaient volontiers. N'empêche que Chrétien est rentré très amaigri, en os recouverts de peau, comme disait maman. Ils furent parqués dans les usines Citroën, alias Mathis, de la Meinau où les Alsaciens ont été sortis des rangs pour se faire dire par les officiers allemands qu'ils étaient libres et que pour eux la guerre était terminée.





Malheureusement pour ces futurs malgré-nous alsaciens, la monstruosité s'est produite, à savoir que des citoyens français ayant combattu contre l'Allemagne, soient récupérés par cette Allemagne qui avait le couteau sur la gorge, pour en faire des combattants contre la France, en flagrante contradiction avec les conditions de l'armistice, une énormité aussi eu égard aux droits des gens.

Mon beau-frère Willy a également passé de mauvais moments. Mobilisé six semaines après les autres, il a été fait prisonnier dans le Nord pour se retrouver en Prusse orientale, dans une région assez pauvre où l'on ne trouvait plus que des concombres à manger. Au début, quand les gens lui en offraient, il ne savait trop quoi en faire. Finalement il en a mangé comme tout le monde, ce qui, au moins, calmait la faim, même dégustés crus, et lui permettait de rentrer indemne à la maison, mais maigre comme un clou.

Nazification au village

Avant le retour des démobilisés alsaciens à Weislingen et dans la région, les Allemands occupèrent sans coup férir la région. Dans le sillon de l'armée d'occupation de peu de densité d'ailleurs, arrivait la gent nazie en rejoignant sur place leurs sympathisants de longue date qui relevaient triomphalement leurs têtes et se révélèrent à la population des villages, formant des minorités déjà bien organisées par l'école du nazisme. A notre grande stupéfaction, mon ancien instituteur Schweickhardt était du nombre et avait joué un grand rôle, à partir de sa planque d'instituteur du petit village de Weislingen. Quand je pense qu'il exigeait de ses élèves le parler français pendant les récréations, il m'était difficile d'y croire. Sous le couvert du bon instituteur français, il travaillait pour les Allemands et préparait en Alsace le terrain à l'hitlérisme... Ce devait être un organisateur de grand style, disposant depuis bien avant 1938 de moyens sophistiqués de transmission de renseignements. Maintenant on s'expliquait mieux sa grosse voiture avec laquelle il s'est rendu souvent en Suisse et à Strasbourg. Il était question d'un club *Erwin* où je suppose qu'il a rencontré des Allemands et des autonomistes alsaciens. Le château de Hunebourg, situé entre La Petite Pierre et Neuwiller, devait avoir joué un certain rôle, où l'on situait des réunions clandestines entre sympathisants allemands. Ce n'est pas pour rien que le rôle important qu'il devait avoir joué fut récompensé par sa promotion d'adjoint au grand Gauleiter Wagner, représentant Hitler en Alsace, qui avait pour mission de noyauter l'Alsace à partir de son quartier général de Strasbourg. Autant le dire tout de suite, l'instituteur Schweickhardt, adjoint au Gauleiter Wagner, a fini noyé dans le Rhin lors de sa fuite devant les armées de Leclerc entre Strasbourg et la Suisse où il aurait voulu se réfugier(1). Ces faits et celui que le Gauleiter Wagner ait été fusillé, ne peuvent pas ressusciter notre jeunesse alsacienne assassinée...

De ce qui s'était préparé dans les coulisses par cette "cinquième colonne", nous en voyions maintenant les résultats. Un habitant du village a revêtu sa chemise noire et s'est révélé comme le chef des *Jungbauern* en chemises brunes, auxquels, pour les gagner à la cause de Hitler, on avait fait miroiter la chance qu'ils auraient, en cas de victoire du national-socialisme, de se voir placés en tête de grandes fermes, étant sous-entendu que les petits paysans, notamment ceux qui étaient plus ou moins réfractaires aux idées de Hitler, iraient coloniser les pays conquis.

Quoique s'agissant d'une faible minorité, peu suivie en Alsace tant que nous étions Français, maintenant ils pouvaient ouvrir leurs grandes gueules et agir en dictateurs. Ces cellules minoritaires préparaient la voie et jetaient la base de ce développement, toujours le même là où une dictature veut s'installer, en usant de moyens d'intimidation et de coercition dont Hitler avait une maîtrise quasi irrésistible. Comme en Alsace Bossue un de ces fers de lance de Hitler passait par les *Jungbauern*, à Strasbourg sa mainmise sur la population passait par les soi-disant autonomistes, qui, sous ce couvert, avaient réclamé à l'administration française l'autonomie de l'Alsace, mais qui, en réalité, militaient pour le Führer et oublièrent, une fois l'Alsace annexée, de la lui demander par rapport au Reich. . Ils se couchèrent et se contentèrent de jouir des avantages qu'ils obtenaient en tant que nazis, par les nazis, qui les coiffèrent.

Ainsi s'établissait une hiérarchie qui culminait dans les dignitaires allemands du parti, envoyés en Alsace, à commencer par le Gauleiter Wagner et son état-major, l'*Oberbürgermeister* Dr Ernst etc., servis par les autonomistes, promus néanmoins à de hauts rangs dans la hiérarchie nazie. N'étaient pas oubliés ceux qui se déclaraient ouvertement et ostensiblement pour Hitler. Parmi ces derniers beaucoup saisissaient l'opportunité de faire carrière sur le dos des autres.

C'est dans ce milieu qu'Emile devait évoluer sans trop se compromettre et la partie était difficile à jouer et aurait été perdue si la victoire des Alliés n'était pas intervenue à temps. C'est sans doute Emile qui avait la partie la plus difficile à jouer. Fonctionnaire, coiffé par un état-major d'agents municipaux nazis, en mission spéciale en Alsace pour nous coloniser et surtout nous convertir au nazisme, il fallait encore se méfier d'anciens collègues. Avec le temps on arrivait à se reconnaître et à connaître les suspects. Encore quatre longues années à vivre dangereusement...





Aryanité et généalogie

Pour conserver sa place de fonctionnaire il fallait apporter la preuve de son ascendance arienne, c'est-à-dire que ni le mari ni son épouse ne devaient descendre de juifs ou de tziganes. En 1941 donc, en réponse à un questionnaire officiel, il fallut apporter la preuve sous forme d'extraits de naissance, de mariage, de baptême quelquefois de nos ascendants. Pour les documents du côté de ma grand-mère, nous avons dû nous rendre à Waldhambach, Ratzwiller et Butten, ce qui faisait avec le retour à Weislingen, une belle trotte à pied. Pour les documents concernant les Klein, nous les trouvâmes tous à Weislingen. Pour la branche des Klein nous avons pu, sans grande peine, monter plus haut dans l'ascendance. En effet, un Schneider, originaire de Weislingen, dont le frère a épousé une sœur à mon père - ma tante de Pittsburgh - a fait des recherches généalogiques très poussées concernant les Schneider, d'où il ressort que les Klein et les Schneider étaient déjà alliés par un mariage en 1660, consommé à Schalkendorf par notre ancêtre Hans Klein. Un de ses petits-fils, Hans Jorg Klein, né le 27/3/1707 à Schalkendorf, s'est marié à Uhrwiller avec une Anna Lang[in], originaire d'Engwiller. A partir de 1740 il fut instituteur à Bettwiller et plus tard à Adamswiller. Ses descendants sont venus de

Hambach (=Waldhambach) à Weislingen. C'est ce qui est confirmé par le petit fascicule "*Heimatgeschichte der Gemeinde Weislingen*" de Jean-Jacques Schneider. En ce qui concerne les Muntzer, nous trouvâmes tous les documents à Lingolsheim jusqu'à 1850.

Et toujours la guerre qui fait rage

Tout aurait pu être supportable s'il n'y avait pas cette angoisse de guerre qui n'en finissait pas et qui allait en augmentant avec les bombardements toujours plus intensifs des villes allemandes, ce qui rendait les Allemands de notre entourage de plus en plus nerveux et soupçonneux. En 1941, chez ma sœur, il y eut un heureux événement. Le 1er juin un petit Rodolphe est venu au monde et je suis devenue sa marraine. Mais du fait de la grande distance qui séparait nos habitations respectives - ma sœur habitait Hoenheim, une rue latérale de la route de Brumath - on ne se voyait pas souvent. A la communication par tramway déjà incommode, s'ajoutait une trotte à pied d'au moins un quart d'heure pour rejoindre Lina.

Elle-même venait courageusement à pied quelquefois nous voir à Neudorf, en poussant la voiture d'enfant. Beaucoup par manque du téléphone, aujourd'hui si évident, chacun vivait dans son petit coin et c'est seulement aux grandes occasions qu'on se voyait. Après que Willy, son mari cheminot, a été muté à Mannheim, Lina préféra choisir Weislingen comme lieu de séjour.

En 1942, grand souci pour nous : Paul est tombé malade avec la diphtérie. Aujourd'hui, avec les vaccinations bien au point, le danger a beaucoup diminué et on n'entend même plus parler de cette terrible maladie infantile. [...]

Des alertes de plus en plus fréquentes pour des avions anglais et américains qui nous survolaient, nous obligeaient à nous abriter dès que les sirènes hurlaient. Mais les gens ne prenaient pas cela assez au sérieux, jugeant impossible qu'ils allaient nous bombarder, nous, les Alsaciens. Moi, au contraire, je savais que les Américains n'allaient pas se gêner pour bombarder là où des objectifs militaires étaient en jeu. Or, sans le savoir, nous habitions tout près d'un atelier qui fabriquait des blindages pour sous-marins. Mais cela nous ne l'apprenions qu'après un deuxième bombardement de cette région de Neudorf, qui nous touchait de très près. J'en parlerai plus loin.

La guerre devenait de plus en plus dure et les situations atroces pour beaucoup de personnes. Souvent à la suite de dénonciations et pour des actes d'opposition au nazisme, beaucoup de personnes ont été internées au camp de Schirmeck, si ce n'est au camp d'extermination du Struthof comme c'était l'usage de l'autre côté du Rhin, notamment pour les juifs. Ainsi un certain nombre de réfractaires alsaciens ont été fusillés. Il fallait bien réfléchir avant d'agir parce que souvent des familles entières avaient à pâtir de la désobéissance aux ordres des nazis. Comme toujours, dans ces circonstances, il y a des profiteurs qui généralement sont des collaborateurs, à qui il n'arrivait rien et qui ne manquaient aussi de rien...

Partout où c'était possible on aménageait des abris antiaériens, notamment dans les caves des immeubles. Les soupiraux, par des briques posées en quinconce, étaient murés pour éviter l'accès direct de l'onde de choc des explosions des bombes. Pour ce qui concerne notre cave à Strasbourg, nous l'avions intérieurement bien aménagée, surtout pour les enfants Marlène et Paul. Leurs deux berceaux les attendaient dans un angle de notre abri, car c'est souvent la nuit que les sirènes nous arrachaient du sommeil. Je me souviens de nuits où nous avons dû y rester plus de six heures d'affilée et en remontant de la cave nous étions glacés.

En vue de consolider notre abri, papa a fait amener de la terre pour endiguer les murs de la cave au droit de notre abri et je crois, comme vous allez le voir par la suite, que ce n'était pas inutile. Quand je repense à ces événements vécus, je me souviens que notre moral n'était pas trop mauvais. Après que les armées allemandes avaient été stoppées par les Russes à Stalingrad et après les revers de Rommel en Afrique, notre confiance en la victoire des Alliés s'affermissait.





Nous étions toujours bien informés en écoutant "Ici Londres", mais nous avions des raisons de nous méfier depuis que notre *Blockleiter*, par sa visite à l'improviste, voulait nous confondre. En lui ouvrant la porte il m'a écartée d'un geste de la main en se dirigeant directement sur notre poste de radio, en disant mielleusement : "Tiens, vous avez le même poste que moi, c'est bien comme cela qu'on l'allume" et le geste a suivi la parole. J'aurais pu l'étrangler à ce moment. Mais il fallait jouer le jeu et répondre poliment. Pour qui se prenait-il donc ce type ? Nous savions bien ce qu'il fallait faire pour ne pas tomber dans le panneau de ces grossières ruses. Ainsi chaque soir, après avoir écouté Londres, nous branchions sur un poste allemand. Les nazis devenaient de plus en plus méchants, maintenant que leur période de gloire avait pris fin. Les bombardements qu'ils avaient fait subir aux Londoniens leur étaient rendus sans pitié. Comme avec l'aide des Américains les fronts se multipliaient, les Alsaciens en subissaient le contrecoup. Nos jeunes étaient pressés dans la *Hitlerjugend* et comme suite dans l'armée allemande. Mais nous étions encore loin du pire...

Bombardements alliés sur Strasbourg

Au printemps 1943 nous avons pu nous rendre compte par nous-même de ce qu'était un bombardement. J'avais mon jour de lessive. J'avais installé Paul dans son lit avec des jouets et des livres. Il avait l'ordre d'y rester jusqu'à ce que maman remonte de la cave où il savait que je me trouvais en train de laver. Tout d'un coup les sirènes se mettent à hurler et moi de remonter en vitesse chercher Paul avec la petite valise toujours prête, contenant les papiers, etc. Avec Paul auprès de moi à la buanderie, nous attendions les événements. Cela n'a pas traîné et presque aussitôt nous entendîmes une forte explosion très différente de celles, continues, des tirs de la D.C.A., donnant à penser qu'un avion avait été abattu. Or c'étaient les bombes qui commencèrent à tomber, juste de l'autre côté de la voie ferrée pas loin de chez nous, heureusement sans toutes exploser.

Par contre celles qui tombèrent sur la route du Polygone, à environ un km à vol d'oiseau de notre maison, tout en causant d'importants dégâts, ont tué dans les 275 personnes, dont beaucoup d'enfants, car c'était vers midi et dès le hurlement des sirènes le personnel enseignant avait dépêché les enfants chez eux. Ainsi le public et les enfants trop peu méfiants se trouvaient dans la rue lorsque les bombes s'abattaient sur eux. J'ai eu connaissance d'un cas où trois de ces enfants d'une même famille avaient ainsi été tués, réfugiés qu'ils étaient sous une cage d'escalier. Yvonne Humann se trouvait sur son balcon lorsqu'elle a vu tomber les premières bombes sur le chemin de fer vis-à-vis. Je l'ai vue arriver précipitamment à la cave, Marlène coincée sous son bras, catastrophée, avec seulement une chaussure aux pieds...

A partir de là les gens prenaient les alertes plus au sérieux et comme on ne comprenait pas le sens de cette attaque, où apparemment aucun objectif militaire n'était en jeu, on se l'expliquait après coup par la nécessité où se trouvaient les avions alliés d'avoir à se délester n'importe comment, attaqués qu'ils étaient par la chasse allemande... et voilà le résultat. Moi je me méfiais toujours et j'avais raison, sans savoir encore que tout près de chez nous se trouvait une relative petite usine qui, sans qu'on aurait pu s'en douter de l'extérieur, fabriquait des blindages pour sous-marins.

Au printemps 1944 papa continuait à fortifier notre maison par une digue de terre le long des murs extérieurs de notre abri pour une cave trop peu enterrée, lorsque les sirènes se mirent à hurler. Lui-même, sur le point de se rendre au bureau à partir de son laboratoire, à environ un km de notre maison, a fait demi-tour, préférant être avec sa famille en rentrant à la maison où il trouva le jeune homme avec sa voiture à cheval qu'il avait chargé de compléter avec de la terre la digue autour de notre maison. Il l'a forcé à nous rejoindre à la cave et à laisser là le cheval et la voiture qu'il ne voulait pas quitter. Après avoir, selon les recommandations, ouvert les fenêtres de l'appartement et claqué les portes sans les fermer à clé dans le but de limiter les dégâts, j'étais depuis un certain temps déjà à la cave en compagnie des autres locataires, quand mon mari et le jeune homme sont arrivés. Nous entendîmes les avions se rapprocher et l'enfer se déclençait.





Un chapelet de bombes est tombé autour de notre maison, dont la plus proche a irrémédiablement endommagé la maison voisine en rasant complètement la maison suivante où une femme qui se tenait dans la cage d'escalier a été tuée. Nous, dans notre abri, avons l'impression, que la nôtre aussi allait s'écrouler. Nous avons vu entrer par les lucarnes, malgré les chicanes en quinconce, ainsi que par les fentes de la porte, une poussière sous pression et nous avons tous l'impression que les murs se penchaient vers nous.

L'alerte passée, dans ce lugubre silence qui suivait, en nous frayant un accès à la cour, nous trouvâmes le cheval et la voiture indemnes, et le cheval, à peine énervé, attendait son conducteur et, autre miracle, notre maison debout. Une autre bombe est tombée dans un stock de futaille dont un voisin faisait le commerce. D'après un témoin oculaire qui a vu fuser tous ces fûts en l'air, le spectacle fut hallucinant. Mais l'usine visée a pu continuer son travail...

Lorsqu'anxieusement nous montions dans nos appartements en marchant sur les débris de verre et de pierraille de la cage d'escalier, nous trouvâmes nos portes d'entrée ouvertes par le souffle de l'explosion. Partout étaient répandus les gravats et c'est notre chambre à coucher qui avait le plus souffert. Les vitres défoncées laissaient flotter les doubles rideaux déchirés, lavés et repassés juste la veille, comme des drapeaux après une bataille, et nos lits étaient recouverts d'une couche d'environ 10 cm de débris de verre et de pierraille. Du lit de Paul nous retirions de gros moellons qui ne lui auraient laissé aucune chance de survie s'il y avait couché... C'était trop sérieux pour que nous laissions Paul vivre auprès de nous et nous l'avions confié à nos parents et à Lina qui se trouvait déjà à Weislingen avec ses enfants.

Lorsqu'après une petite heure j'ai vu deux huiles en uniformes jaunes discuter et se promener autour de notre maison, je reconnaissais dans l'une mon ancien instituteur Schweickhardt, l'adjoint du Gauleiter. Je suis descendue et c'est là que j'ai appris que nous devons abandonner notre maison jusqu'à ce que soient enlevées d'autres bombes, n'ayant pas explosé et se trouvant tout près. Nous nous sommes rendus à Lingolsheim pendant ce temps.

C'était au printemps 1944, quelques mois avant le débarquement de Normandie. Schweickhardt ne savait pas encore qu'il n'avait plus longtemps à vivre...

(1) Alfred Schweickhardt (1895-1945), instituteur à Weislingen, est né à Froeschwiller (Bas-Rhin) de père instituteur. Il a été un des premiers Alsaciens à adhérer à la SA dès 1940. Nommé en 1942 adjudant du Gauleiter Wagner, il a été promu en novembre 1944 au rang de Kreisleiter (Sous-Préfet) à Schiltach en Forêt-Noire, où il a commandé les troupes du Volkssturm. Le 17 avril 1945, soit 4 jours avant l'arrivée des troupes françaises, il a encore ordonné l'exécution de 16 prisonniers étrangers, parmi lesquels René Ortlieb et le curé Joseph Stamm, qui avaient facilité l'évasion du Général Giraud en 1942. Deux thèses sur sa mort le 19 avril 1945. Ainsi, Gottlieb Huber, curé de Schiltach, rapporte peu après la guerre que, pour avoir reconnu la défaite imminente, il aurait été assassiné dans sa voiture par des gens du parti et précipité dans le canal. Mais selon Alois Sieger, curé de Schenkenzell, il se serait suicidé dans la nuit du 19 avril en précipitant sa voiture dans la rivière Kinzig, au lieu-dit Höllgumpfen. Après récupération de son corps le 16 juin 1945, il a été inhumé au cimetière de Schiltach. Cause officielle du décès : noyade.

Sources : Internet et Cercle d'histoire de Schiltach-Schenkenzell

Le web est de nos jours un élément important de la communication et de l'information, et vous connaissez et appréciez déjà le site officiel de la commune, ses informations et son Facebook.

Mais connaissez-vous "*Weislingen mon village*", le site qui vous documente sur son histoire, son patrimoine, ses traditions ? Ecole, églises, nature, métiers, albums photos, généalogie, témoignages d'anciens etc., tout cela y est abordé. Et bien plus...

Alors soyez curieux ! Vite un petit tour sur *Weislingen mon village* www.weislingen.net

Eric Denninger

